

## Le temps de ...

C'est avec cette formule ouverte, à la fois thématique et direction éditoriale, que je reprends la plume de notre regretté collègue André Lafrance pour esquisser, à sa suite, quelques portraits de collègues retraités aux profils variés et inspirants. Mon approche s'inscrit dans la ligne de ce que Jean-Robert Derome, ancien membre du Conseil de l'APRUM, avait exploité dans un des derniers numéros des *Grains de sagesse* sous la rubrique « La Science après la science ». Elle interrogera en effet, à travers les éléments qu'on voudra bien me livrer, comment le haut niveau d'expertise et d'engagement associé à la carrière universitaire trouve à se maintenir, en se reconfigurant, après la prise de retraite.

Quand les protocoles s'envolent,  
la curiosité demeure ...

Nicole Dubreuil

Portrait de Serge Lusignan :

### Le temps de l'historien en toute liberté

En partie par conviction mais aussi, je l'avoue, pour des fins rhétoriques, j'avais un peu forcé sur la dichotomie : mes collègues retraités émanant des sciences naturelles, que j'associais spontanément à des activités de laboratoire, devaient être plus pénalisés par l'arrêt de la carrière institutionnelle que la cohorte des humanistes « lecteurs » à laquelle je m'identifie. Mes deux précédents portraits, celui d'un chimiste et d'un astrophysicien, m'ont appris la prudence. Il y a de la science après la science pour beaucoup de scientifiques. Mais je n'avais pas trouvé de cible dans l'autre camp pour mettre vraiment mon hypothèse de départ à l'épreuve ... jusqu'à ce qu'un heureux hasard place Serge Lusignan, historien, dans ma ligne de mire.



*continué à fréquenter les archives, à publier et à participer à des colloques. Mon rythme de travail demeura très intensif jusqu'à la fin de 2016.*

Le curriculum vitae de Serge Lusignan depuis 2009 témoigne en effet d'une production intense et d'un rayonnement important, au pays et à l'étranger; la liste de ses prestations n'affiche pas moins d'une trentaine d'entrées.

Serge Lusignan, récipiendaire d'une bourse Killam, est présenté en ces termes à la rubrique recherche de l'Université : *spécialiste de l'histoire culturelle et linguistique de la fin du Moyen-Âge, il en est venu à démontrer comment le français a détrôné le latin dans les contextes sociaux et administratifs*. Ce collègue, retraité depuis 2009, avait tout pour valider ma position d'origine. Il n'envisageait pas du tout s'arrêter au moment où la réception de l'Éméritat, en confirmant sa réputation, officialisait son départ de l'Université :

*J'avais pris ma retraite en juin 2009 avec l'intention de consacrer tout mon temps à la recherche. De 2009 à 2016, j'ai reçu sans interruption des subventions du CRSH pour mes travaux. J'ai, durant ces années,*

Cette performance constituait à la fois une confirmation de mon hypothèse de départ mais aussi un défi, dans la mesure où ma chronique se voulait à l'affût de toute forme de changement susceptible de conférer une spécificité épistémologique à cette période de l'« après ». Dans les titres des publications et des conférences de Serge Lusignan depuis 2009, j'ai cru déceler un élargissement de l'enquête historique vers des champs d'investigation en périphérie de son premier objet d'analyse, c'est-à-dire le français à Paris, lieu d'émergence et d'affirmation de « la langue du Roy ». On trouve désormais des références de plus en plus nombreuses à l'évolution du français en Picardie et même à la cour d'Angleterre, comme s'il fallait insister sur les conditions plurielles ayant présidé au développement de la langue. Cette préoccupation n'était pas nouvelle pour notre collègue mais elle gagnait nettement en visibilité.

Mes échanges avec Serge Lusignan allaient m'ap-



prendre que ses dernières recherches avaient une signification plus profonde, encore, pour son métier d'historien. Ce spécialiste avait un jour déclaré du Moyen-Âge que c'était probablement la dernière époque de la civilisation qu'on pouvait saisir dans sa globalité (*Forum*, 26 septembre 2005). C'est donc un effort d'approfondissement, un désir d'achèvement, qui l'animait dans la démarche poursuivie après 2009 :

*Je dois poser ce principe que la recherche de l'historien n'atteint sa complétude qu'en s'attaquant à l'analyse et à la compréhension de composantes majeures d'une société du passé.*

Un besoin de synthèse, en quelque sorte. Ce terme, que notre collègue utilise à quelques reprises dans nos échanges, implique un type de recherche qui trouve son expression optimale dans le livre, une réalisation convenant tout à fait à la condition de retraité :

*La poursuite d'un tel travail exige énormément de temps et de concentration que ne permet pas habituellement l'enseignement universitaire... À coup sûr, les exigences de publier que nous impose l'institution favorisent l'écriture d'articles ... elles invitent à l'atomisation de la connaissance plutôt qu'à son déploiement dans sa complexité. C'est la raison pour laquelle j'ai souvent dit que la retraite est la plus belle période de notre métier.*

Je pense alors à cette distinction, qui m'est restée en tête alors que j'en ai depuis longtemps oublié l'origine : « L'historien s'impose quand il est vieux alors que le scientifique doit faire sa marque jeune ». Peut-être renferme-t-elle un élément de vérité ? Mais on est aussi en droit de se demander s'il n'y a pas une forme de désir utopique à l'œuvre dans cette poursuite sans fin d'une totalité qui ne pourra jamais être totalement satisfaite. L'historien Serge Lusignan n'aura ultimement pas à confronter cette question puisque le mauvais sort en a décidé pour lui. Après avoir rédigé un livre sur le français picard, notre collègue n'est pas en mesure de compléter un important ouvrage sur la situation du français en Angleterre :

*J'ai eu le temps d'ébaucher le tiers d'un livre sur la question. Mais, au début de 2017, ma vision devint de plus en plus handicapante et, en mars 2017, j'ai décidé d'arrêter tout travail scientifique.*

Aujourd'hui, Serge Lusignan semble affronter la situation avec philosophie :

*... j'avais commencé ma thèse sur un sujet médiéval en septembre 1967. Cinquante ans à être obsédé par le Moyen-Âge n'était-ce pas suffisant?*

Renonciation obligée au désir historien? Peut-être pas tout à fait dans la mesure où la réflexion de notre collègue peut encore, à cause de l'accessibilité à la riche production littéraire disponible en livre audio, s'exercer avec ravissement sur une autre époque transitionnelle riche en rebondissements historiques : le XIX<sup>e</sup> siècle français. Cette période lui permet de s'intéresser aux structures sociopolitiques et économiques d'une société qui a rompu avec l'ancien régime dont il s'est toujours occupé. Mais elle lui donne surtout accès aux gens, à leur façon de bouger, de parler, de s'habiller, à ces agents historiques obscurs longtemps négligés par la grande histoire. Ce faisant, le sociolinguiste Serge Lusignan emboîte le pas, en amateur éclairé, aux historiens du quotidien qui ont, depuis plusieurs décennies, transformé et enrichi sa discipline. En se déclarant friand de séjours prolongés à Paris « *une ville dont j'aime étudier l'histoire, rue par rue* », il emboîte aussi le pas à un poète célèbre, Charles Baudelaire, qui faisait de la déambulation du flâneur l'expression par excellence de l'expérience moderne. Serge Lusignan viendrait donc d'entrer « littéralement » dans le XIX<sup>e</sup> siècle. Jouissance d'historien !

Nicole Dubreuil  
Responsable de la chronique  
*Le temps de ...*